

Lectures Freudiennes, François Ansermet et Clotilde Leguil, La Rupture avec l'IPA, Juin 2013

Renato Seidl : nous allons parler aujourd'hui de la période 1959 / 1965 qui correspond au *Séminaire VII* de Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, jusqu'aux *Problèmes cruciaux*.

J'ai jeté un coup d'oeil sur les références de Lacan au contexte de cette époque.

Il y en a toute une série autour du cinéma, Lacan semblait aimer le cinéma de Visconti, Fellini et d'autres, mais j'ai trouvé également des références sur la peinture, la poésie, la littérature, la philosophie et j'en passe ..

La dernière fois, nous avons parlé du structuralisme.

Cette fois-ci, le point de départ sera plutôt l'histoire politique de la psychanalyse de cette période - 1953 / 1963 - c'est-à-dire les deux grandes scissions :

La première, celle de 1953, se situe autour de l'Institut de Psychanalyse, de sa création et de celle de la Société Psychanalytique de Paris, où les élèves de Lacan, les analystes qu'il formait, commençaient à prendre de la place.

Toute une série de situations ont mené à la création de la Société Française de Psychanalyse.

1953 - 1963 : période quelque peu idéalisée par certains historiens de la psychanalyse, car la Société Française de Psychanalyse était en ébullition théorique, clinique, pleine de nouveautés, ce qui a abouti à la scission de 1963.

Durant ces dix ans, la Société Française de Psychanalyse a essayé d'être reconnue par l'IPA, qui faisait des tractations entre Paris et Londres. Toute une série de personnes allaient à Londres, d'autres venaient de Londres à Paris pour interroger les analystes.

Les acteurs principaux de cette période : Jacques Lacan, Françoise Dolto, Lagache pour les aînés, Anzieu d'une génération intermédiaire et les plus jeunes tels Laplanche, Pontalis, Wildocher, Mustapha Safouan, Piera Aulagnier, et le trio Granoff, Leclerc et Perrier. Également les Anglais, principalement Turkey, Paula Heimann et d'autres ..

Parallèlement, Lacan menait son *Séminaire sur L'Angoisse* (1963).

Je pointe cette année 1963 car il s'agit du moment où les choses aboutissent pratiquement à une conclusion.

Ce *Séminaire sur L'Angoisse*, thème bien choisi quand on lit tout ce qui se passait à ce moment-là, et qui a abouti à l'exclusion de Lacan du cadre enseignant des didacticiens de la Société Française de Psychanalyse, afin qu'elle puisse être reconnue par l'IPA.

Avec pour conséquence la formation de deux nouvelles sociétés : L'Association de Psychanalyse Française (APF) et L'École Freudienne de Paris.

Tout tournait autour de Lacan, de sa pratique - essentiellement de ses séances à durée variable (courte), inacceptable pour l'IPA - mais par la suite cette réaction de l'IPA eut des conséquences non seulement sur la pratique mais aussi sur les idées de Lacan, lesquelles se sont encore plus radicalisées.

Un changement s'opère dès ce moment dans l'enseignement de Lacan.

Une dernière chose avant de vous passer la parole : nous sommes aujourd'hui le 25 juin 2013, tous ces événements ont eu lieu il y a exactement cinquante ans - le 25 juin 1963.

Tout le monde vivait dans une certaine tension car le week-end auparavant - les 22 et 23 juin - avait eu lieu une réunion à l'hôtel Westminster à Paris.

Y étaient présents : Lacan, Leclaire, Granoff, Perrier, Favet et bien sûr Turkey, représentant de l'IPA à Londres.

Le thème de cette réunion concernait cette question de la reconnaissance, et Turkey dit :

« Nous reconnaissons la SFP à condition que tous les analysants didacticiens de Lacan soient transférés à un autre analyste pour pouvoir continuer, et ce dans un délai de quinze mois. »

Imaginez aujourd'hui Leonardo Gorostiza de Buenos Aires, Président de l'AMP, arrivant ici à Lausanne pour dire :

« Nous reconnaissons l'ASREEP comme association de l'AMP à condition que les analysants de François Ansermet, souhaitant devenir psychanalystes, prennent pour analyste Clotilde Leguil »

!!!!

Rire général

Cela fait rire car la situation est totalement différente cinquante ans après !!

Aujourd'hui, notre relation à l'AMP est une relation de transfert.

À l'époque, l'IPA était la seule société qui formait des psychanalystes, et comme autre thérapie à part la psychanalyse, il n'y avait pas de TCC ni de systémique comme aujourd'hui, il n'y avait pas la diversité actuelle, que ce soit au sein de la psychanalyse ou au sein des psychothérapies. Il y avait la psychanalyse, un peu de behaviorisme (ancêtre des TCC), un peu de Gestalt-thérapie, guère autre chose. Pratiquement pas de possibilités d'autres issues professionnelles et/ou thérapeutiques.

Tels ont été les risques pris par Lacan.

Clotilde Leguil, je vous laisse la parole.

Vous êtes psychanalyste à Paris, membre de l'ECF.

Vous êtes auteur de différents livres, entre autre *Sartre avec Lacan*, dernièrement.

François Ansermet, on ne le présente plus.

Professeur de Pédopsychiatrie à Genève, membre de l'ASREEP - NLS et de l'ECF.

Nous n'avons pas discuté avant, si ce n'est du titre et de ce bref argument.

Vous prendrez peut-être des directions différentes, ce sera une surprise pour nous !

Clotilde Leguil : merci Renato.

Je vais faire une intervention qui ne va pas vraiment reprendre le contexte historique car mon intérêt s'est plutôt porté sur la façon dont Lacan a répondu à cet événement, auquel il a donné un nom - son excommunication - en proposant presque une nouvelle définition de l'inconscient, pour rendre compte du bienfondé de sa pratique et de sa conception de la cure.

J'avais donc appelé mon intervention 1964, année où Lacan fait ce séminaire, suite à son excommunication, *l'inconscient structuré comme un regard*.

L'année 64 marque une rupture dans son enseignement tout autant que dans sa vie institutionnelle.

Son excommunication de l'IPA l'a conduit à se penser lui-même comme un exilé.

Il se pense, à juste titre, comme celui dont l'establishment psychanalytique ne veut plus, ce qui le confronte à une forme de solitude dans son rapport à la psychanalyse, à la cause analytique c'est-à-dire dans son rapport à l'inconscient.

La pratique de Lacan, pour aller vite, a été considérée hétérodoxe, essentiellement du fait de son maniement du temps, cause principale de la rupture.

Et donc le *Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, est celui qui suit cette excommunication, et il a lieu à l'École Normale Supérieure.

Première fois que Lacan enseigne à l'École Normale Supérieure.

Auparavant, il enseignait à Sainte Anne.

Il trouve donc refuge dans cette école, il emploie ces termes, il se sent tel un réfugié.

Cette école a formé à la fin des années 20 Sartre et Merleau Ponty, auxquels il fera référence dans son *Séminaire*.

Donc il rompt le silence en janvier 64 avec ce nouveau Séminaire, et décide en quelque sorte de transformer ce coup du sort, cette excommunication, en occasion de redéfinir à nouveau ce qu'est la psychanalyse.

On pourrait dire que pour lui, en 64, il est question de définir l'inconscient par-delà le Nom du Père, c'est-à-dire par-delà cet hommage perpétuellement rendu à Freud.

Hommage rendu comment ?

Par une soumission à des standards de la pratique censés être fidèles à ceux de Freud.

Lacan compare de manière implicite l'institution qui l'a chassé à une église.

Il dit dans sa première leçon, bien qu'il se réfère assez peu à toute l'anecdote de l'excommunication :

« Je ne suis pas en train de dire, mais ce ne serait pas impossible, que la communauté psychanalytique est une église. Cependant, incontestablement, la question surgit de savoir ce qui, en elle, peut bien faire écho à une pratique religieuse. »

Pour Lacan, ce qui fonde la psychanalyse n'est pas le rapport à un maître, mais le rapport au phénomène de l'inconscient.

L'inconscient est un phénomène précaire, lié au langage mais aussi à la pulsion, et qui surgit comme un événement imprévu dans le discours, et qu'il s'agit de ne pas laisser disparaître.

Trois ans plus tard, en 67 à Naples, dans une conférence *La méprise du sujet supposé savoir*, Lacan affirme :

« Qu'est-ce que l'inconscient ? La chose n'a pas encore été comprise. »

Finalement cette excommunication, résultant du fait que l'on considère sa pratique non fidèle à Freud, révèle l'incompréhension de ce qu'est l'inconscient.

La structure de l'inconscient ne tombe sous le coup d'aucune représentation, raison pour laquelle elle est si facile à oublier.

Première remarque : je voudrais montrer en quel sens cette année 1964 répète quelque chose pour Lacan.

En effet cette rupture n'est pas une première, puisque à certains égards elle réitère la première scission de 1953, qui l'avait conduit à défendre là aussi sa conception de la psychanalyse, à partir de *la fonction de la parole et du champ du langage (Discours de Rome)*.

Donc retour sous une autre forme en 64 de ce qui a déjà eu lieu en 53, à savoir que la pratique analytique de Lacan dérange l'orthodoxie en raison de ses innovations.

Contre une technique qui ne serait que l'application d'un ensemble de standards, Lacan avait déjà avancé cette année-là la nécessité de revenir aux concepts.

Telle est toujours sa réponse !

Il ne cherche pas à se disputer sur la technique en soi, mais à revenir aux concepts de l'inconscient.

Il disait en 53 :

« Notre tâche sera de démontrer que ces concepts de la psychanalyse ne prennent leur sens qu'à s'orienter dans un champ de langage donné en fonction de la parole. »

Il a donc d'abord innové en défendant ainsi une conception de l'inconscient structuré comme un langage.

Ce qui fut une révolution bien qu'il ne les aime pas tant ! Car cette conception impliquait une rupture avec le courant dominant chez les post-freudiens - celui de l'*ego psychology*.

Et pour Lacan, la pratique en cours dans les années 50 s'apparentait davantage à la psychothérapie qu'à la psychanalyse.

Il a d'emblée introduit une pratique se positionnant contre une autre pratique dominante.

En soulignant que l'inconscient n'est pas à chercher ailleurs que dans les signifiants, Lacan a fait de l'interprétation analytique un art du silence et de la résonance qui impliquent - il l'a montré dans le *Discours de Rome* - de pouvoir faire surgir le discours du sujet de l'inconscient par-delà le discours vide du Moi, distinction qu'il a faite entre le Sujet et le Moi.

Donc se taire, mais également répondre à propos, impliquent de ne pas se considérer face au patient comme un alter ego, mais de n'être que le lieu où le Grand Autre vient à faire résonner ce qui dans la parole analysante témoigne du désir du sujet.

Lacan en 53 a révolutionné la psychanalyse, en la concevant comme une science du désir.

Et c'est nouveau.

Dans le *Séminaire VI* que Jacques-Alain Miller vient de faire paraître, *Le désir et son interprétation*, Lacan dit :

« La chose freudienne c'est le désir. »

En effet dans ce premier temps, à l'inconscient structuré comme un langage répond une conception du désir lacanien, désir comme passion du signifiant, dit-il.

Donc Lacan psychanalyste du désir est un Lacan qui repousse en dehors de la psychanalyse tout ce qui relève par exemple d'une attention au comportement, d'une attention à la réalité, au besoin, à l'adaptation à l'entourage social.

La psychanalyse comme science du désir oppose à toute tentation adaptative une éthique qui renverse la morale aussi bien religieuse que sociale.

Loin de conduire le sujet à changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde (Descartes), la psychanalyse doit conduire le sujet à ne pas céder sur son désir là où l'ordre du monde lui donne toujours de bonnes raisons pour faire passer son désir à la trappe.

Cette première conception de la psychanalyse est corrélative d'une croyance de Lacan, à cette époque, dans une forme de toute puissance du langage, c'est-à-dire corrélative d'un certain enthousiasme quant au pouvoir du signifiant. Le symptôme ne serait lui-même que langage, un message se répétant en silence à travers un mode d'être faisant souffrir le sujet,

et qui lui échappe. Qui s'articule en silence pour autant que le sujet ne l'articule pas lui-même.

Donc cette première orientation du Lacan structuraliste, dont vous avez peut-être déjà parlé ici, est celle qui a conduit à une nouvelle pratique de l'interprétation, à une nouvelle conception de la finalité de la cure.

Là où était en somme le symptôme, adviendra le désir.

Deuxième remarque : 1964.

En 64, Lacan accuse encore davantage cette rupture qu'il entend assumer en proposant une nouvelle définition de l'inconscient.

Définition de l'inconscient à partir de ce qu'il appellera la béance. Cela paraît un peu vague mais il va le définir très précisément.

En effet, Lacan considère que ce qu'est l'inconscient, la chose n'a toujours pas été comprise.

La psychanalyse pour lui n'est pas un idéalisme, elle ne consiste pas à s'intéresser aux idées du patient sur lui-même ou son entourage.

Aucune praxis plus que l'analyse, dit-il, n'est orientée vers ce qui, au coeur de l'expérience, est le noyau du réel (*Séminaire XI*).

Qu'est-ce que ce noyau du réel qui est, pour Lacan, l'objet de la psychanalyse en 64 ?

Dans le *Séminaire* de cette année-là, Lacan compare la démarche de Freud à celle de Descartes.

Pour lui, avec Freud il s'agit d'une révolution épistémologique du même ordre que la révolution cartésienne, à savoir : il met en avant le fait que Freud y est allé tout seul, comme Descartes, à la recherche de cet inconscient.

Descartes, lui, était allé à la recherche d'une vérité qui lui permettrait de voir plus clair dans son existence,

Cette recherche de vérité impliqua sa séparation radicale d'une autre forme de savoir.

Donc le moyen d'y voir plus clair fut finalement de l'ordre d'une séparation, qui conduisit au surgissement d'une certitude pour Descartes, celle du *Je pense, j'existe, j'existe en tant que je pense*.

Pour Lacan, la façon dont Freud est allé à la découverte de l'inconscient est du même ordre. Ce qui a surgi sous la forme de witz, mot d'esprit, acte manqué, lapsus,

trébuchement, toutes ces formations de l'inconscient, Lacan en 64 les aborde non pas du côté de la signification inconsciente mais du côté de la certitude qu'elles produisent.

Toutefois cette certitude produite par le surgissement de l'inconscient n'est pas de l'ordre d'un acquis.

De même que, pour Descartes, il ne suffit pas de rencontrer une fois le cogito pour détenir la vérité.

Il s'agit d'un acte à répéter sans cesse.

Nous pourrions dire que Lacan, en 1964, tout en se présentant comme reprenant l'enseignement de Freud une fois de plus, lui aussi y va seul afin d'essayer de sauver ce qu'il considère comme un rapport à la cause de l'inconscient.

L'inconscient freudien en 64, entre les mains de Lacan, est devenu un inconscient lacanien car c'est un inconscient temporel, un inconscient qu'il définit comme une rencontre avec le réel.

« C'est en effet d'une rencontre, d'une rencontre essentielle qu'il s'agit dans ce que la psychanalyse a découvert, d'un rendez-vous auquel nous sommes toujours appelés avec un réel qui se dérobe. »

Telle est la façon dont Lacan définit la chose freudienne en 64. Il ne dit plus la chose freudienne c'est le désir, mais la chose freudienne est un réel qui se dérobe.

D'où, bien qu'il y ait quelque chose de l'ordre d'une répétition dans cette excommunication subie par Lacan, dans cette rupture avec l'IPA, le retour à Freud qu'il opère cette année-là n'est plus tout à fait le même de celui opéré en 53.

Il est à nouveau question pour lui d'un retour à l'inconscient, comme c'était le cas dans le *Discours de Rome*, mais ce n'est plus un inconscient conçu seulement comme phénomène d'ordre symbolique. Il s'agit d'un inconscient, pourrait-on dire, presque conçu comme un phénomène traumatique : l'inconscient est ce qui reste du trauma dans le langage.

D'une certaine manière, Lacan reprend les tous débuts de la découverte de la psychanalyse - la théorie du trauma de Freud - mais pour lui donner un sens à partir du rapport au signifiant.

Donc l'analyste, pour lui, ne doit plus seulement s'orienter sur le signifiant dans son écoute, mais sur la discontinuité signifiante, sur l'achoppement, la trouvaille, la surprise.

Je voudrais vous montrer comment Lacan passe, en 64, d'une définition de *l'inconscient structuré comme un langage* à une définition de l'inconscient structuré autrement.

Il ne s'agit pas de sortir du langage car il redira tout au long de son enseignement *il n'y a pas de métalangage*.

On ne peut pas sortir du langage pour adopter un point de vue sur le langage qui serait au-delà du langage.

Il ne s'agit pas non plus d'aller chercher une forme d'indicible, ce qui ne se dirait pas, serait en deçà du langage. Tout cela se joue dans le langage, mais la nouveauté réside dans le fait que cela ne se joue plus au niveau, pour Lacan, de la signification mais au niveau de la rencontre avec ce qu'il appelle un réel qui se dérobe.

On pourrait donc dire qu'à cette époque l'inconscient est structuré pour lui comme un acte manqué. Non seulement comme un langage mais comme un acte manqué.

Un acte manqué est quelque chose qui à la fois réussit et rate, qui nous fait échouer, tout en faisant surgir quelque chose de réussi eu égard à une intention inconsciente, de la même manière l'inconscient est quelque chose qui fait déraiser, surgit et disparaît.

Pour rendre compte de ce qu'est cet *inconscient structuré comme un acte manqué*, Lacan va utiliser un détour surprenant et original : *l'analyse du regard*.

Il est à l'Ecole Normale Supérieure, il a un public (bien sûr) de gens qui l'ont suivi et de jeunes élèves de l'Ecole Normale Supérieure, de jeunes philosophes - notamment Jacques-Alain Miller, François Wahl et d'autres ...

Il en passe donc aussi par des références philosophiques pour faire entendre sa conception de l'inconscient. Pour autant, il ne s'agit pas d'un inconscient que les philosophes auraient défini. C'est cela à être inédit dans la façon de Lacan à utiliser la philosophie.

Pourquoi utilise-t-il la question du regard ?

D'une certaine façon, tel Platon qui utilise des allégories, des images pour faire saisir du concept, Lacan va se servir du champ du visible et de l'invisible pour faire saisir ce qui relève de l'inconscient.

En quel sens l'inconscient est-il *structuré comme un regard* ?

Comment comprendre cette analogie entre l'expérience de la rencontre avec l'inconscient dans la cure, et l'expérience de la rencontre avec un regard ?

Qu'est-ce que rencontrer un regard ?

Quel regard ?

Analogie surprenante car au début de son enseignement, il avait déjà évoqué le regard mais ce dernier était du registre de ce qu'il a appelé l'imaginaire.

Il avait évoqué le regard dans sa conception du stade du miroir pour rendre compte de la première reconnaissance par l'enfant de l'image de son corps.

Et justement cette expérience du regard était destinée à être ensuite dépassée par le langage : au moment où l'enfant commence à dire Je, il ne s'intéresse plus avec la même jubilation à son image dans le miroir.

Pouvoir dire Je compte davantage que de voir son image dans le miroir.

Lacan n'a plus à ce moment-là cette conception imaginaire du regard, il arrache l'expérience du regard au champ de l'imaginaire.

Original car il se sert du regard pour rendre compte de la rencontre avec le réel, au sens psychanalytique du terme et non dans la langue vernaculaire (réalité), à savoir la rencontre avec quelque chose qui se dérobe, tout en renvoyant à une articulation entre le désir et la pulsion.

La structure de l'expérience du regard - rencontrer le regard de l'autre, regarder un tableau, le regard surgissant dans la nature ... - permet de saisir de quel ordre est cet événement : l'inconscient.

Un regard, ce sont des yeux qui me regardent et qui, par exemple, font trou dans le paysage. C'est-à-dire que l'expérience du regard, Lacan le dit, n'est pas nécessairement humaine. Je peux me sentir regardée sans qu'il y ait un autre qui me regarde.

On peut rencontrer un regard dans la nature.

Lacan s'appuie alors dans le *Séminaire XI* sur un très beau livre de Caillois, un essai sans lien avec la psychanalyse, un essai poétique, *Méduse et Cie* (1961), sur le mimétisme chez les animaux. Lacan s'appuie sur cet essai et cette question du mimétisme pour faire saisir cette expérience du regard.

Roger Caillois, dans *Méduse et Cie*, a rapporté ces phénomènes étranges concernant le monde animal, phénomènes de mimétisme, de camouflage, de travestissement.

Lacan utilise cette référence pour montrer en quel sens l'inconscient, lui aussi, est de l'ordre d'une présence camouflée, de l'ordre de la présence d'un animal travesti.

Qui est là tout en se faisant disparaître, pour ne pas être vu.

Et il suffit d'une surprise pour soudain faire apparaître cet animal qui cherchait à se faire pierre parmi les pierres, feuille parmi les feuilles ou grain de sable dans le sable.

Pour Lacan, l'inconscient a à voir avec cette dialectique du visible et de l'invisible, qui renvoie dans le langage à un rapport à la castration et à la pulsion.

Comment va-t-il montrer qu'il est question du regard aussi dans l'inconscient ?

Il l'introduit à partir du rêve. Il nous en propose une nouvelle lecture.

Jusque là, le rêve a été amené par Freud comme la réalisation déguisée d'un désir refoulé, et repris par Lacan comme le signifiant d'un signifié refoulé, donc comme un message de l'inconscient.

Lacan l'analyse ensuite à partir du cauchemar comme une rencontre manquée avec le réel, comme une forme de commémoration du trauma.

Il reprend ce rêve connu de *l'Interprétation des rêves* de Freud, celui de l'enfant mort, du père qui voit son enfant décédé se réveiller dans son rêve.

Il en extrait l'énoncé de l'enfant dans le rêve :

« Père ne vois-tu pas que je brûle ? »

On ne peut guère l'interpréter comme le signifiant d'un signifié refoulé, ni comme la réalisation d'un désir.

C'est d'un autre champ.

Il s'agit d'un reproche ce « ne vois-tu pas ? » qui sort de la bouche de l'enfant, et surtout ce reproche réveille le père. Élément important pour Lacan.

Ce réveil a pour lui à voir avec la rencontre avec ce réel qui se dérobe, avec ce noyau de réel.

Ce reproche rappelle au père dans son propre cauchemar, où il voit son enfant ressuscité, ce qu'il n'a pas vu, ce qu'il a manqué, raté, ce qu'il n'a pas pu faire pour sauver son enfant.

Alors l'inconscient pour Lacan est de l'ordre de ce qui surgit en quelque sorte toujours comme un *ne vois-tu pas ?* Un énoncé qui nous réveille, ce peut être non pas un énoncé mais une béance, un acte manqué, une discontinuité mais toujours quelque chose de l'ordre de *là ne vois-tu pas ?..*

Donc en 64 Lacan adosse l'inconscient au trauma, en montrant qu'il y a toujours une rencontre manquée dans le surgissement des formations de l'inconscient.

Quel rapport avec cette expérience du regard ?

De même que le sujet n'entend pas ce qu'il dit - ou ne voit pas quelque chose dans son existence - de même dans l'expérience concrète du regard, il y a toujours quelque chose qu'il ne voit pas dans ce qu'il regarde.

Lacan nous montre que l'on ne peut pas penser l'expérience du regard dans le registre de la conscience. Elle renvoie à une sphère qui met en jeu l'envers de la conscience.

Pourquoi ?

Tout d'abord car lorsque je regarde, je suis pris par le spectacle à voir mais j'élide mon propre regard : je ne peux pas me voir regardant.

On pourrait dire je n'ai pas conscience de mon regard qui est, tout entier, absorbé par ce que je regarde.

D'où mon regard disparaît à mes propres yeux.

Ce que Merleau Ponty avait noté dans son livre posthume, *Le visible et l'invisible*, dont la parution fut contemporaine de celle du *Séminaire* de Lacan.

Lacan se saisit de ce livre pour montrer la chose suivante : ce que Merleau Ponty dit sur le regard peut nous aider à avancer sur l'inconscient.

Dans cette expérience du regard s'opère également quelque chose de l'ordre d'un camouflage, de sorte que mon regard disparaît en même temps que je regarde.

Pour bien faire comprendre ce dispositif d'effacement du regard, permettant également de rendre compte de l'effacement que produit l'inconscient, Lacan va reprendre l'analyse sartrienne du regard dans *L'être et le néant* (1943).

Lacan se réfère à cet ancien texte (nous sommes en 64) dans lequel Sartre avait mis en avant le regard comme une expérience mentale de la rencontre avec autrui.

Pour Sartre, quand je rencontre autrui, avant même qu'il y ait langage ou autre, je rencontre un regard.

C'est ainsi que Sartre pense la rencontre avec autrui.

Pour Sartre, il n'est certes pas question d'inconscient, mais ce qu'il amène sur le regard va permettre à Lacan de rendre compte de l'inconscient comme étant aussi de l'ordre d'un regard, et non pas seulement d'ordre signifiant.

Effectivement un regard, ce n'est pas la même chose qu'un signifiant, ou qu'une parole.

Un regard renvoie à la fois à un rapport à l'autre et au corps.

Lacan s'intéresse au fameux exemple donné par Sartre : celui de la jalousie.

Pour illustrer ce qu'est le regard, Sartre décrit un jaloux qui en vient, par jalousie, à écouter à la porte ce qui se passe dans la pièce voisine, et à regarder par le trou de la serrure.

Sartre dit : au moment où le sujet regarde par le trou de la serrure, il est tout entier absorbé par la situation et n'a pas conscience de sa jalousie.

Mais il suffit qu'il entende des pas dans le corridor pour être surpris dans cette posture, et là le surgissement du regard de l'autre l'amène à s'éprouver dans la honte, comme vu par autrui.

Sartre dit : voilà ce qu'est le regard, à savoir ce moment où autrui surgit et où je suis surpris de telle sorte que mon être m'échappe et que j'aie honte de moi devant autrui.

Lacan s'intéresse beaucoup à cet exemple car il met en jeu la pulsion, l'expérience du voyeurisme. Il ajoute que cette analyse est intéressante, très brillante mais elle n'est pas juste. Sartre s'est trompé. En effet, le regard tel que Sartre l'analyse n'est pas n'importe quel regard, ce n'est pas le regard amoureux par exemple. C'est le regard qui me surprend tout à coup, le regard qui a cet effet de surprise. Ce qui intéresse beaucoup Lacan, mais d'après lui Sartre s'est trompé sur l'objet-même de la surprise. Pour Sartre, le surprenant est qu'autrui me regarde, que je sois tout à coup vu par l'autre et honteux devant lui.

Lacan dit : Non. S'il y a expérience de la honte justement, et s'il y a surprise, c'est en raison de ce qui me revient du regard de l'autre, à savoir mon propre regard de voyeur précisément, et qui me fait honte. C'est la pulsion scopique en soi, effacée au moment où je regardais, qui revient tel un regard caché du fait du surgissement de l'autre.

Eh bien, quel rapport avec l'inconscient ?

Pour Lacan, ce dispositif sartrien avec le voyeur, le trou de la serrure, la scène de l'autre côté, l'autre qui arrive, la surprise, la honte, tout ce dispositif peut être repensé comme une structure qui articule l'inconscient et la pulsion.

Quand l'inconscient surgit, il surgit un peu comme un regard qui soudain vient révéler au sujet son rapport au désir et à la pulsion.

La scansion doit, elle aussi, surgir sur ce mode : L'analyste doit être cet autre qui surprend le sujet au moment où il parle et est pris par le 'spectacle' qui l'absorbe.

Donc l'analyste est dans la position de cet autre qui surprend et fait voir ce qui ne se voyait pas.

En 53 l'inconscient était, pour Lacan, le discours de l'autre. Il l'avait défini ainsi.

En 64, c'est toujours le discours de l'autre mais également le regard de l'autre, c'est-à-dire ce qui fait surgir le rapport à l'objet a, qui divise le sujet.

Pour conclure, je dirais que c'est ainsi que Lacan se défend.

Il aurait pu faire tout un séminaire en reprenant chaque point contextuel, en reprenant les anecdotes de ce qui lui est arrivé.

Tel n'est pas son système de défense.

Lacan se défend en produisant une nouvelle définition de l'inconscient, laquelle légitime une pratique de la cure à séances de durée variable, parfois extrêmement réduite, fulgurante, pour produire cet effet de surprise nécessaire. Et cet effet de surprise dépend d'un certain maniement du temps.

Paradoxalement, dira Lacan, la différence qui assure la plus sûre subsistance du champ de Freud, c'est que le champ freudien est un champ qui, de sa nature, se perd. C'est ici que la présence du psychanalyste est irréductible comme témoin de cette perte.

Telle est la manière dont Lacan décrit la présence du psychanalyste.

Le psychanalyste, s'il refuse de se faire le témoin actif de cette perte, s'il refuse d'être celui capable de pointer l'inconscient au moment où il se perd, participera de la perte du champ freudien.

Autrement dit le psychanalyste, s'il refuse de se faire témoin de cette perte, c'est-à-dire s'il refuse de se réveiller au moment du surgissement de l'inconscient, eh bien il ne fera que participer à la perte du champ freudien, en d'autres termes : participer à la disparition de l'inconscient.

C'est pourquoi, pour Lacan, il est de l'ordre d'une éthique de la psychanalyse d'avoir le courage justement d'être le témoin de cette perte, c'est-à-dire de ne pas faire comme si elle n'existait pas, de ne pas la laisser filer, mais d'y répondre par un acte.

Je m'arrêterai là-dessus.

Applaudissements

R.S : Merci beaucoup.

Vous êtes passée du contexte au texte, justement celui qui succède à la rupture, et une rupture à l'intérieur qui n'en est pas tout à fait une, mais plutôt un glissement dans la pensée de Lacan de cet inconscient structuré comme un langage vers un inconscient structuré comme un regard. Ce qui fait penser en termes de psychologie à ce que l'on appelle communication verbale et communication non verbale, passage de l'une à l'autre, mais ce n'est pas tout à fait cela. L'expression communication non verbale n'est pas très heureuse, on pourrait la remplacer par communication corporelle, le moment justement où le corps devient un signe pour l'autre. Quoique ce ne soit pas tout à fait cela ! car dans ce que vous avez dit, il y a à travers le corps un point privilégié : celui du regard.

Bien sûr, le regard ce serait presque le regard de l'autre, presque la voie royale vers le sujet, vers la perception du sujet et même la perception du désir du sujet.

La question, mais a-t-elle une réponse ? serait :

Tout ce qui s'est passé en 63 a-t-il eu un véritable impact dans ce glissement de Lacan ?

À moins que ce glissement ne fût déjà présent avant ces événements ?

Lacan ne commençait-il pas à l'opérer petit à petit ?

Difficile de répondre car il faudrait presque faire de l'histoire hypothétique !

Que se serait-il passé s'il y avait eu une solution du genre Mélanie Klein ?

Mélanie Klein et Anna Freud, malgré leurs conflits, sont restées dans la même société. À l'époque, Mélanie Klein aurait éventuellement pu faire sa société, certaines idées allaient dans ce sens, mais finalement les deux (M.K et A.F) sont restées dans la même. Avec Lacan, Non ! Il y a eu cette solution classique, tout comme auparavant avec Freud, Adler etc .. où celui qui n'était pas en position dominante était mis de côté.

Alors histoire hypothétique d'une part, et d'autre part quel serait cet autre Lacan que l'on ne connaît pas et que l'on ne connaîtra pas ?!

C.L : la seule chose que je peux dire est la suivante : dans le *Séminaire* précédent, *L'angoisse*, où Lacan n'était pas encore dans cette posture de réfugié, il avait déjà donné au regard ce statut d'objet a. Alors bien sûr, on serait tenté de dire : c'était déjà là, mais finalement Lacan a fait quelque chose de cette excommunication, puisque cela l'a forcé à souligner que ne pas définir l'inconscient à partir du temps et de la surprise impliquait une perte du champ freudien.

R.S : oui, le regard était déjà assez présent dans le *Séminaire* sur *L'angoisse*.

En même temps on a l'impression que, dans ce *Séminaire*, Lacan n'était déjà plus là !

Il sentait déjà venir ..

Dans notre séance de juin dernier sur 1953, nous avons pointé combien il était clair pour lui qu'il n'y avait pratiquement plus de solution.

C.L : en tout cas dans le *Séminaire* sur *L'angoisse*, il dit le contraire de ce qu'il disait dans les années 50, à savoir : entre le sujet et l'autre, il n'y a pas de reconnaissance.

Donc la cure ne doit pas être conçue comme un procès dialectique de reconnaissance du désir.

L'autre ni me reconnaît, ni ne me méconnaît.

Donc l'autre m'angoisse, précisément.

La rencontre avec l'autre, c'est la rencontre avec l'angoisse.

R.S : oui, vous touchez là vraiment la question de la reconnaissance.

Nous allons peut-être donner la parole à François, et nous reviendrons ensuite à d'autres échanges

François Ansermet : Bien !

La commande de Renato dans le *Séminaire L'histoire de la psychanalyse* est la suivante :

La rupture avec l'IPA.

Je me suis donc arrêté à cette histoire de rupture, et me suis demandé :

Au fond, qu'est-ce qu'une rupture ?

Je vais juste vous lire un petit fragment de Lacan (15 janvier 64) qui touche tout à fait à ce qu'a cité Clotilde Leguil, pour ceux qui n'étaient pas présents le 15 janvier 64 (!) et vous mettre quelque peu dans le climat institutionnel aussi présent dans cette affaire :

« Je pense que vous ne verrez de ma part ni recours à l'anecdote, ni polémique d'aucune sorte, si je pointe ceci, qui est un fait - que mon enseignement, désigné comme tel, subit de la part d'un organisme qui s'appelle le Comité exécutif d'une organisation internationale qui s'appelle

L'International Psychoanalytical Association, une censure qui n'est point ordinaire, puisqu'il ne s'agit de rien de moins que de proscrire cet enseignement - qui doit être considéré comme nul, en tout ce qui peut en venir quant à l'habilitation d'un psychanalyste, et de faire de cette proscription la condition de l'affiliation internationale de la société psychanalytique à laquelle j'appartiens. »

Ce à quoi Lacan ajoute :

« Cela encore n'est pas suffisant. Il est formulé que cette affiliation ne sera acceptée que si l'on donne des garanties pour que, à jamais, mon enseignement ne puisse, par cette société, rentrer en activité pour la formation des analystes.

Il s'agit donc là de quelque chose qui est proprement comparable à ce que l'on appelle en d'autres lieux l'excommunication majeure. »

C'est donc un épisode qui touche aussi l'institution et la personne.

C'est vrai, j'ai pris les choses d'une manière ..

Je commence dans le contexte et je finis dans la théorie.

« Elle n'existe sous cette forme que dans une communauté religieuse désignée par le terme indicatif, symbolique, de la synagogue, et c'est proprement ce dont Spinoza fut l'objet. Le 27 juillet 1656 d'abord - singulier bicentenaire puisqu'il correspond à celui de Freud - Spinoza fut l'objet du kherem, excommunication qui correspond bien à l'excommunication majeure »

Il continue ensuite son développement sur cette excommunication, à jamais, de cet enseignement.

Quand Renato m'a demandé de parler de cela, j'ai pensé :

Maintenant nous sommes loin de 1964, dans le temps. Faut-il vraiment remuer toutes ces questions ? Il y a des enseignements communs entre les différents courants analytiques, il faut plutôt chercher à savoir comment tout cela fonctionne par rapport à une défense de la psychanalyse.

Quelle drôle d'idée au moment où il y a ce nouveau type de lien entre les psychanalystes autour de la défense de la psychanalyse face à un contexte contemporain qui tend vers une tout autre direction - y compris dans la psychiatrie, entre le DSM, les TCC et d'autres techniques, et les développements de la pharmacologie - est-ce véritablement le moment de se plonger dans la période de 1964 ?

1964, effectivement moment de rupture, et je vous recommande la lecture de ce livre édité par Jacques-Alain Miller en 1977, et qui rassemble grâce à l'aide de Jenny Aubry, Serge Leclair et de toute une série de psychanalystes, des documents précieux, bruts, pour faire une histoire de cette rupture.

L'histoire de cette rupture est intéressante puisqu'il y a de nombreux noms correspondant aussi bien à une histoire intellectuelle de la psychanalyse. Et de tous ceux qui accompagnaient Lacan, certains d'entre eux sont restés, d'autres l'ont quitté, parmi lesquels il y eut cette tension extraordinairement difficile, je pense tout de même terriblement pénible, entre collègues en analyse les uns avec les autres, en grande proximité, en contrôle chez Lacan.

Il y a ce fameux texte de juillet 64 sur le *French Study Group* et la Société Française de Psychanalyse, où les gens se sont séparés par rapport à la proposition faite, certains sont

restés dans un groupe d'étude de la psychanalyse, non plus associé à la Société Française de Psychanalyse, groupe d'étude sans relation avec l'IPA et non reconnu par elle.

Les gens se sont départagés entre ceux qui restaient avec Lacan et ceux qui le quittaient, alors qu'ils étaient véritablement les personnes très marquantes du mouvement lacanien, en particulier Wildöcher, Pontalis, Laplace, Anzieu pour en citer quelques uns, ses élèves.

Un magnifique entretien avec Olivier Flournoy a été réalisé par Nelson Feldmann et Juan-Pablo Lucchelli.

Olivier Flournoy était à Paris pendant toute cette période. Il raconte son hésitation, comme beaucoup d'autres, se demandant où aller, quel côté choisir, de Lacan ou des autres.

Il y a là une ligne de partage, l'excommunication, l'attaque à la question de la didactique, ce qu'a dit Renato au début est tout à fait important : la psychanalyse didactique n'est plus reconnue comme telle.

Flournoy dans cet entretien raconte comment il était partagé entre Lacan et Françoise Dolto, ses deux références ayant participé à sa formation.

Il a été très ému de rencontrer Ferdinand de Saussure, qui faisait partie de sa famille, dans l'enseignement de Lacan. Alors que dans la famille de Saussure, c'était Raymond de Saussure qui était important, et non Ferdinand, lequel était plutôt mal vu et suspecté de certaines choses que personne n'a vraiment bien saisies.

Ensuite Flournoy s'en explique de manière très émouvante dans l'excellent livre de Claudia Mejia, sur la biographie de Ferdinand de Saussure.

Bref, dans cet entretien que je vous mets juste comme anecdote pour montrer un peu le climat de l'époque, Flournoy a un pneu qui creve sur le périphérique de Paris.

Il doit faire réparer son pneu, il avait rendez-vous avec Lacan, il rate son rendez-vous et ne retourne pas chez Lacan !

Enfin libéré de la surprise, de la discontinuité, du surgissement du Réel, du trou de serrure, de la jalousie .. Et décide d'aller chez Francis Pasche. Ce qu'il fait.

Là, tout va bien, les choses se passent très .. Mais il s'ennuie énormément. C'est ce qu'il raconte dans cet entretien. Il s'ennuie car tout ce qu'on lui dit, il l'avait déjà dans sa tête. Il réalise qu'avec Lacan, c'était différent.

Donc quelques mois plus tard, il téléphone à Lacan et retourne chez lui.

Il lui explique qu'il avait crevé sur le périphérique .. Et qu'il souhaitait reprendre leur travail car avec lui (Lacan) les choses étaient différentes.

Lacan lui demande pourquoi il n'était plus venu.

Flournoy lui avait répondu

- Je ne supporte pas votre temps variable !

- Il suffisait de le dire !

Vous voulez combien de minutes ?? !!

- J'aimerais 45 minutes !

Et Lacan lui a fait des séances de 45 minutes !!!

Cette petite anecdote montre au fond quelque chose de cette clinique de la surprise, du surgissement qui certainement jouait un rôle extrêmement important dans cette affaire.

Donc la rupture de 64, je dirais est après 63 ! car je pense que le *Séminaire sur L'angoisse* joue un rôle très important.

Avant 64, tous étaient présents, après 64 il y a eu cette coupure avec, effectivement, la fondation de l'Ecole Freudienne de Paris, hors IPA. Et les gens qui auparavant étaient avec

Lacan et l'ont quitté ont créé ce groupe qui, peu à peu est devenu l'Association Psychanalytique de France. Et nous avons au fond, en dépôt de cette affaire, dans les propos encore tenus aujourd'hui toute une série de projections anti-lacaniennes classiques.

J'ai toujours vécu cela :

Temps variable / séance courte,

Pas de transfert puisqu'il n'y a pas de théorie du contre-transfert

Des jeux de mots / tout est langage

Pas d'affect / pas de corps

En gros c'est cela l'appareil ..

R.S : pourtant dans le *Séminaire de L'angoisse*, il y a une théorie du contre-transfert

F.A : c'est justement là-dessus que je centre mon exposé, à savoir qu'il est étonnant de dire au moment où Lacan, déjà dans le *Séminaire sur L'angoisse*, met les limites de la parole en jeu, met l'objet a en jeu, met l'angoisse comme affect fondamental - c'est un séminaire sur l'affect ! - que les gens lui disent qu'il n'y a pas de corps, pas d'affect, qu'il n'y a que du langage !

Je me suis beaucoup interrogé en lisant ce *Séminaire*, me disant :

Mais à ce séminaire ils étaient présents ! Et ils sont partis là-dessus.

Ce que l'on n'arrête pas de me dire dans mon histoire - je suis tombé dans le chaudron lacanien tout petit, dès ma naissance psychanalytique, tout comme Obélix ... Et au fond je n'ai pas eu une formation autre, mais j'ai eu un trajet clinique, institutionnel ici, avec beaucoup de gens qui m'ont largement appuyé, je les remercie au passage, comme le Professeur René Henny, Professeur de Pédopsychiatrie, néanmoins pour qui Lacan était .. Avec ces séries .. Comment dire ? Certains collègues me disaient quand ils me croisaient dans une soirée :

- Comment va le signifiant ?

Donc je me disais ... Bon, comment va le signifiant ?!

Le temps, le signifiant, le mot signifiant en soi, prononcé - alors qu'il s'agit d'une invention genevoise, de Ferdinand de Saussure - marque immédiatement une sorte de difficulté par rapport à des blessures intenses, puisqu'ils étaient tous ensemble !

Des personnes comme Wildöcher, Laplanche, Pontalis, Green, Anzieu .. sont tout de même cités par des gens de l'IPA francophone. Ils ne sont pas bannis.

Il est possible, à mon avis, de citer Green dans le milieu psychanalytique de l'IPA.

Et pourtant ces gens étaient présents au moment où Lacan énonçait les limites de la parole, le réel, l'objet a, la jouissance, l'angoisse comme affect fondamental.

Donc pour moi, cela reste un peu un mystère : ce qui est reproché à Lacan, c'est ce qu'il dit !

Il y a là un moment de butée, un moment que j'appellerais de *butée sur l'impossible* - qui est au fond l'envers de ce que l'on reproche à Lacan, à savoir

- Les limites de la parole

- La jouissance

- Le réel

- Et l'objet a

comme grand enjeu de la psychanalyse depuis ce moment.

Alors que s'est-il passé ?

Pourquoi cela dure-t-il autant ?

Lacan avait dit : à jamais !

Peut-être était-ce une condition d'une certaine créativité pour la psychanalyse, des deux côtés, sur les deux bords :

Condition d'un retour à Freud du côté de Lacan, déjà entrepris précédemment, et d'un destin au-delà de ce retour. Je pense que les questions de la jouissance, du réel et de la pulsion de mort sont certainement un point de partage assez décisif : ceux qui acceptent la pulsion de mort et ceux qui ne l'acceptent pas.

Encore aujourd'hui cette notion de pulsion de mort n'est pas forcément acceptée, ce qui est assez étonnant si l'on est confronté à d'autres courants analytiques. C'est la condition d'un retour à cette dimension de la pulsion (retour à Freud chez Lacan), mais aussi peut-être la condition d'un retour à Freud chez les post-freudiens qui se trouvent accusés d'être non freudiens, et donc de chercher à le retrouver, puisque la première chose que fait Lacan après cette rupture, c'est de créer une école FREUDIENNE.

Le mouvement analytique, qu'est-ce ?

Quel rapport entre les analystes ?

Quel rapport à l'idéal ?

Quelles conséquences du fait de s'être fondé initialement autour de la perspective de la mort de Freud ? Car si vous observez l'histoire du mouvement analytique et la création de l'IPA, c'est au moment exact - comme le montre de façon pathétique ce livre tellement émouvant, *La mort dans la vie de Freud*, de Max Schur - où Freud a son diagnostic de cancer qu'il décide de créer une association qui, dans une certaine mesure, est pour la vie par rapport à la mort, donc association de vie mais également crypte, mort dans le mouvement analytique. Une crypte autour d'une mort qui met en jeu aussi, à ce moment-là, l'*Au-delà du principe de plaisir*, l'apparition de la pulsion de mort chez Freud dans la suite, sans oublier les grands textes sur la pulsion de mort, tels *Malaise dans la civilisation*, *Pourquoi la guerre* - la pulsion de mort également présente dans l'institution.

On peut se demander pourquoi les analystes ne se débrouillent pas mieux entre eux que d'autres avec la pulsion de mort.

Je me pose toujours cette question.

On connaît la position de Freud sur la pulsion de mort.

Pourquoi la guerre ?

Pourquoi les conflits analytiques ?

Pourquoi les conflits institutionnels ?

Comme le dit Freud, on se sauve en détruisant son semblable.

Si vous avez un peu de vague à l'âme, vous détruisez votre semblable, les choses iront beaucoup mieux !

Donc plus l'on est semblable, plus on détruit.

Autre version de la jalousie, la jalousie avec soi-même, la rivalité avec soi-même, la constitution-même de l'identité, et quand l'identité est en danger - comme le rapport au moi idéal - il y a un mouvement de destruction que l'on connaît bien dans la clinique des adolescents : on sauve son identité par un mouvement destructeur.

On connaît cela dans les groupes, les institutions, entre les pays en guerre, dans les révolutions ..

Alors tout de même que se passe-t-il, peut-on se demander naïvement, pour que ce soit du pareil au même dans un mouvement analytique ?

Donc Freud fonde, collectivise, tout en dénonçant les pièges de la collectivisation, du groupe, de la foule, du malaise dans la civilisation, du Pourquoi la guerre ?

Lacan, quant à lui, fonde non pas en collectivisant - je fais un saut logique, pourquoi pas ? - mais en dissolvant, en coupant, voire même plus tard par dissolution, et met en jeu dans la fondation, il le dit le 21 juin 1964 :

Fondation de l'Ecole Freudienne de Paris par Jacques Lacan,

« *Je fonde, aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique* »

Il fonde SEUL, sur la solitude extrême, et non sur la collectivisation.

Il fonde une ECOLE et non une société.

Il y a là deux mouvements tout à fait différents :

Dans l'histoire de l'IPA, on collectivise autour de la mort.

Ici, on fonde une Ecole autour de la solitude irréductible. Ecole qui a une relation à une cause .. qui la cause : La cause freudienne. En distinguant comme il le fait dans le *Séminaire X*, en 63 - raison pour laquelle je répète : 64 est après 63 - *en distinguant la cause de la visée*. Très important.

La cause freudienne, c'est autre chose que la visée freudienne.

En mettant ensuite dans la refondation, après la dissolution, de l'Ecole la Cause freudienne, il y a la distinction entre la cause et la visée. Je l'entends ainsi.

La visée peut créer beaucoup de dimensions primitives du groupe - jalousie, possession etc .. - alors que la cause reste énigmatique, surprenante, béante. L'effet d'une béance.

Donc ce qui cause l'Ecole n'est pas ce qu'elle vise.

Il y a là une tension entre la cause et la visée. Et cette tension n'est pas sans tensions.

Revenons sur ce qu'est une expérience collective.

Finalement pour Lacan, *le collectif n'est rien, le collectif n'est rien que le sujet de l'individuel*.

Telle est la façon dont Jacques-Alain Miller reprend de manière extrêmement pertinente la question analytique, la théorie de l'institution analytique dans son fameux *Discours de Turin* du 21 mai 2000.

Si l'on reprend cette position, c'est-à-dire *le collectif n'est rien, le collectif n'est rien que le sujet de l'individuel*, c'est un point très important qui signifie : l'expérience analytique est une expérience collective. C'est une expérience collective à deux.

La psychanalyse permet de saisir le ressort de la psychologie de groupe, je cite Miller, et les phénomènes mis en évidence au niveau collectif sont les mêmes que ceux qui se révèlent dans la cure.

Important à mentionner : mettent en jeu l'idéal du moi et les phénomènes d'identification. Le pari d'une école est donc : comment échapper à ces phénomènes de la foule, de l'idéal du moi ?

La solution proposée par Miller est la suivante : l'école est interprétable analytiquement.

Je reprends ma distinction collectif / solitude

D'un côté on a le collectif qui finalement est une sorte d'impasse du mouvement analytique.

Le collectif est une multiplicité d'individus prenant le même objet comme idéal du moi, dénominateur commun.

Psychologie des foules et analyse du moi, les 'moi' s'alignent par rapport à un même idéal.

Le côté Ecole, telle que le propose Jacques-Alain Miller à ce moment-là, à partir de Lacan, est une multiplicité de relations individuelles - on pourrait dire une multiplicité de

solitudes - au Un de l'idéal du moi.
C'est-à-dire une relation individuelle collectivisée.

Lorsque l'on est du côté de la collectivisation, et non de la solitude, on a des individus tous identifiés les uns aux autres.

Lorsque l'on est du côté de ce que devrait être une école - pour autant la question est : est-ce possible ? on a des individus tous solitaires, uniques et différents.

On revient à *Monty Python, sacré Graal*, le film.

Souvenez-vous, le leader dit

- Vous êtes tous uniques !

Les gens

- Oui !

- Vous êtes tous différents

- Oui !

Et quelqu'un dit

- Pas moi !

C'est, je crois, le paradoxe-même de cette affaire :

Où est la différence ?

Où est la différence pour que l'on n'ait pas une collectivisation mais un ensemble de solitudes ?

Tout d'abord, l'individuel ce n'est pas la même chose que le subjectif.

Le sujet n'est pas l'individu.

Ce qui est individu, individuel, c'est le moi. Le moi qui met en jeu le moi idéal, c'est-à-dire le transivisme, la relation imaginaire, ce que l'on trouve dans toutes les institutions - envie, haine, destruction .

Ce peut également être un moment d'amour pour l'objet mis en place d'idéal du moi mais l'on sait que cela se retourne très vite dans ces phénomènes mettant en jeu l'identité, l'individu et non le sujet.

Le sujet est différent du moi.

Le sujet dérange le moi.

Et la question est celle d'un rapport singulier du sujet à l'idéal - rapport de solitude du sujet à l'idéal.

Dans le mouvement analytique, la question est celle du transfert, transfert que je dirais dans sa version freudienne d'origine, à savoir le transfert comme résistance dans le mouvement analytique.

L'histoire du mouvement analytique pourrait être définie comme l'histoire des transferts, voire l'histoire des résistances de transfert.

J'aimerais ici rendre hommage au Docteur Calanca, aujourd'hui disparu.

Il avait un fort transfert sur .. Comment s'appelle ce joueur de saxo, de jazz ?

R.S : Stan Getz

F.A : Stan Getz.

Calanca sortait de son portefeuille une image et disait

- Stan Getz et moi

J'ai beaucoup apprécié le Dr Calanca. Il m'a connu tout jeune, frais sorti du chaudron lacanien,

R.S : Calanca c'était un mythe !

F.A : oui.

Il m'a, toute sa vie, envoyé des tableaux de plus en plus complets, voici le dernier que j'ai reçu de lui, je lui rends hommage avec émotion ..

Il a essayé par tous les moyens possibles de mettre en lien toutes les filiations analytiques qu'il pouvait connaître, et tous les axes depuis les premiers psychanalystes

R.S : tout ce qu'ils ont commencé dans leur vie

F.A : au fond, pour Lacan le transfert n'est pas seulement individuel mais aussi collectif. Point très important à mon avis si l'on veut faire une histoire analytique du mouvement analytique. C'est faire une histoire du transfert, du transfert comme résistance, et du transfert comme étant - je l'ai dit, le sujet est collectif - collectif et non individuel. Il existe des transferts de masse positifs et des transferts de masse négatifs, qui sont constitutifs du groupe.

On a beau le dire, on a beau le savoir, cela se produit !

On devient des individus, on a besoin d'un idéal, si l'on est atteint dans cet idéal, on est touché dans son individualité, on souffre, on se met ensemble, puis on clive, on accuse les groupes D'ou l'opposition destructrice dans toute cette histoire entre eux et nous, à partir d'un discours sur la place d'un idéal. Eux, nous, les bons, les méchants, les amis, les ennemis. Avec un discours qui bétonne, intensifie, qui comme le dit Miller scelle une aliénation subjective à l'idéal.

Est-ce possible d'aller contre cette pente ?

C'est tout de même le pari que l'on peut faire !

Si l'on veut aller contre cette pente, on risque de recréer un idéal, certains peuvent diriger des institutions, en se disant

- Je vais arriver à faire une institution organique et non bureaucratique, où le travail aura rapport à la cause et non à la visée, et où cela ne fonctionnera pas à partir de l'idéal de ce type de processus.

Est-ce possible d'aller contre cette pente ?

Un discours inverse peut-il se mettre à la place de l'idéal ?

Telle est la question centrale de cette réflexion de Miller dans le *Discours de Turin*.

Effectivement si l'on se met dans cette position, chacun des membres de la communauté est d'abord renvoyé à sa solitude.

Est-ce supportable ?

Est-ce possible ?

Donc d'un côté un discours massifiant, aliénant, qui repose sur la suggestion.

Inévitable, propre.

Les Lausannois, les Genevois.

Les Suisses allemands, les Fribourgeois.

Les Kleiniens, les Anna Freudiens ..

Ou bien trouver une voie différente où la différence est mise en jeu, différence qui implique des solitudes incomparables, la voie vers un désir toujours singulier, un désir de séparer le sujet des signifiants qui le collectivisent.

Tel est tout l'intérêt de cette perspective de ce *Discours de Miller de Turin* qui pose cela.

L'enjeu, au fond, passe par l'analyse, et saisir ce qu'enseigne une analyse, à savoir : chacun est seul.

Seul avec l'autre.

Seul avec son fantasme.

Seul avec l'impasse de son système de jouissance.

Seul face à l'étrangeté à soi-même, dont chacun est fait.

Commentaire qui reprend - on ne peut guère mieux le dire - de nombreux éléments posés par Miller dans ce *Discours de Turin*, qui a lieu au moment de la création de l'École Lacanienne de Psychanalyse en Italie, et cela met également en jeu le rapport de solitude de chaque sujet à l'idéal.

L'École Freudienne de Paris, en réaction avec l'excommunication, se pose avec Lacan comme une formation collective, qui aurait l'idée de ne pas faire disparaître la solitude subjective, mais au contraire qui se fonde. C'est cela l'idée : une école fondée sur la solitude subjective. C'est-à-dire un collectif paradoxal où l'on est seul.

Être ensemble, c'est être seul.

Est-ce déprimant ?!

La solitude absolue, qu'est-ce à dire ? me suis-je demandé après avoir lu et relu cette discussion de cette théorie de Turin qui, à mon avis, est une clef pour discuter pourquoi 64 a suivi 63. Et pourquoi les gens qui sont partis ont reproché à Lacan exactement ce qu'il disait ? C'est tout de même un mystère !

D'après moi la solitude absolue, pour être pensée, doit être ramenée à la *différence* absolue, qui est au centre du *Séminaire XI*.

Entre la différence et la béance, il y a une certaine proximité.

Ce qui est en jeu dans l'analyse, dit Lacan dans le *Séminaire XI*, surtout à la fin dudit *Séminaire*, c'est bien le franchissement du plan des identifications.

Cela passe par l'objet a, par un maniement de l'objet a, cet objet cause du désir, cet objet-reste, cet objet énigmatique, noué au sujet divisé dans son fantasme.

Et qui est soustrait par le travail analytique.

Liquidation du transfert, liquidation de la tromperie liée au transfert.

Donc aller vers un franchissement du plan de l'identification (page 245, *Séminaire XI*) passe par un maniement de l'objet a.

La façon dont vous avez présenté l'inconscient et le regard est une façon de présenter l'objet a par rapport à la question de l'inconscient.

Comme le dit Lacan à la fin du *Séminaire*, le maniement de l'objet a dans le franchissement des identifications, c'est le maintien de la distance entre ce qu'il appelle le Grand I de l'idéal et le a.

On comprend là que le travail de la solitude, c'est le travail de la séparation entre le I et le a, qui est le ressort de l'opération analytique. C'est-à-dire, je cite Lacan :

« Le maintien d'une distance entre le point d'où le sujet se voit aimable et cet autre point où le sujet se voit causé par a »

C'est-à-dire où a vient boucher, correspondre à la béance qui constitue la division inaugurale du sujet donc, d'une certaine manière, sa solitude, car il traite sa solitude avec l'objet a dans un scénario fantasmatique figé, auquel il est abonné dans un système de jouissance. Et vous passez des heures ... vous faites des séances courtes, des séances longues, des interprétations ...

L'interprétation est un déchiffrement - les signifiants fondamentaux, le comment il s'est aliéné ...

Mais le point le plus difficile d'analyse, comme vous le savez, comme je le sais personnellement, est : comment couper avec un système de jouissance ?

L'intervention qui coupe est au centre de la pensée lacanienne, et tellement difficile puisque c'est elle à faire franchir le plan des identifications, soustraire l'objet a, mettre en jeu quelque chose du réel, comme vous l'avez dit, d'insupportable, d'impossible à supporter ...

Donc le désir de l'analyste, Lacan le met a contrario de la pente du transfert.

La pente du transfert va vers la suggestion et vers l'idéal.

Le désir de l'analyste, il le dit dans le *Séminaire* postérieur à cette histoire, va vers la différence, qu'il appelle *la différence absolue, celle qui intervient quand, confrontée au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de s'y assujétir.*

Donc cet assujétissement correspond à un état pourrait-on dire phénoménologique de détresse - hilflosigkeit - là où l'on n'a plus à attendre d'aide de qui que ce soit.

Lacan le dit dans le *Séminaire* sur *L'Éthique* - le point où l'on a à attendre d'aide de personne.

Ce point de détresse au centre de la problématique de la passe, au cœur de l'expérience du réel.

Point véritablement difficile et particulier.

Alors d'un côté le transfert va dans le sens de ramener la demande à l'identification, l'amour ..

Bon, ce n'est pas mal ...

Ensuite la haine, puis la division, les conflits, les destructions ...

De l'autre côté, le désir de l'analyste, qui reste un X, énigmatique, et qui tend vers le sens exactement contraire à l'identification.

D'où la question du franchissement du plan des identifications.

Comment constituer - c'est cela l'histoire passionnante dont on pourrait refaire l'histoire analytique, vous l'avez particulièrement bien faite par rapport à la question de l'inconscient et du regard - comment constituer l'histoire de la création d'une école qui veut se fonder sur le franchissement du plan des identifications ?

Y arrive-t-on ?

On se cite, on cite ..

C'est très difficile.

C'est possible dans l'analyse de chacun, dans sa pratique analytique.

Point extrêmement complexe.

Pourquoi ?

Car il passe par une mise à nu de la pulsion, et la confrontation au réel de la pulsion, c'est-à-dire la traversée du plan des identifications. On n'est plus habillé par une identification. Ce qui mène - d'où mon titre - aux limites de la parole, par la confrontation au réel de la pulsion.

Face au réel de la pulsion, plus rien ne peut .. Si ce n'est qu'elle peut être ...

Lacan introduit donc la catégorie du Réel, en tant que distincte de l'imaginaire et du symbolique.

Réel comme impossible, comme butée logique de ce qui du symbolique s'énonce comme impossible.

Citation qui pour moi est un repère, cette butée logique de ce qui s'énonce comme impossible, au coeur finalement paradoxal de la psychanalyse, y compris de la constitution d'une école analytique.

Une école analytique tourne autour de la butée de l'impossible, et procède de la butée de l'impossible, la maintient en tension.

Eh bien ... Je pense que je peux arrêter ici !

Non, j'ai encore un fragment mais c'est très intéressant ensuite de se demander ..

La passe, c'est se demander comment un sujet ayant traversé le fantasme peut vivre la pulsion.

Question que pose Lacan en 64.

La passe et le dispositif ce sera en 69.

On peut reprendre cette question en disant :

Comment, dans le collectif paradoxal qu'est une école, vivre la pulsion ?

Faire d'une école une société avec un idéal est un moyen de vivre la pulsion, cela marche depuis le début de l'humanité.

Il y a des guerres, de l'antisémitisme, du racisme, il y a des génocides.

Ça marche impeccable.

Si l'on se dit : on va créer une collectivité qui ne fonctionne pas avec l'idéal, et donc pas avec Eux et Nous, mais qui procède d'une autre logique, en tension avec la cause et la visée du désir, c'est une collectivité non collective, un ensemble de solitudes qui met en jeu un au-delà des identifications, à savoir la mise en jeu la solitude de chacun par rapport à la façon de vivre la pulsion.

Donc comment avoir une société qui puisse donner cette occasion de vivre différemment la pulsion - différemment que dans la destruction ?

Applaudissements

R.S : Merci, vraiment !

Tu m'as surpris car il y a eu cette réticence depuis le début lorsque je t'ai proposé ce thème. Il y avait la réticence

- Nous avons des amis à l'IPA, pourquoi parler de la rupture ?

Tout cela fait partie du passé, nous sommes dans une autre démarche.

Je m'attendais donc à un exposé brillant, bien sûr, car tu nous as mal habitués ! Mais où tu ne parlerais pas de conflits, où il n'y aurait pas de rupture, et aujourd'hui tu es allé encore

plus loin, tu nous parles de pulsion de mort, évidemment une rupture qui n'est pas uniquement entre Lacan et l'IPA, mais une rupture qui guette tout groupement humain. Et comment se fait-il que la pulsion de mort soit bien présente entre psychanalystes ? Cela m'a fait penser à Konrad Lorenz, l'éthologue, qui parlait des sociétés animales, deux types de sociétés animales.

L'un où il n'existe pas d'agressivité entre espèces, et d'un autre type où l'agressivité entre espèces est présente.

Bien sûr l'être humain est un très bon représentant du grégarisme avec agressivité entre espèces - qui est allé si loin que justement, il y a cinquante-soixante ans, avec l'avènement de la bombe atomique, on a pensé

- Maintenant c'est possible, on peut se détruire.

Nous sommes allés jusqu'à cet extrême de l'agressivité entre espèces.

À tel point que la question chez l'être humain n'est même pas :

Pourquoi y a-t-il de la pulsion de mort, y compris chez les psychanalystes ?

Mais comment se fait-il que la pulsion grégaire tienne, que le grégarisme tienne au point que non seulement nous faisons des associations, mais encore des associations florissantes ? toujours plus grandes ...

Actuellement nous sommes dans un processus de mondialisation qui pourrait devenir .. avec cette possibilité de rupture à tout moment.

F.A : oui je partage cette question.

Si nous faisons une histoire analytique au-delà des anecdotes infinies, des petites histoires et des conflits, ce serait véritablement une histoire de la pulsion de mort - comment dans ce lieu, ayant une conscience de cette oeuvre de la pulsion de mort, faire une histoire de la pulsion de mort et, tu as raison, faire une histoire du traitement de la pulsion de mort ?

Quand je roule en Smart sur une route, je me demande pourquoi tel ou tel camionneur ne m'écrase pas ! C'est quasiment un miracle !

Je roule sur une route isolée.

Débouche un camion d'environ 150 fois ma Smart...

Le camionneur pourrait se dire :

- Je me suis levé trop tôt.

Suis mal payé.

Ma femme .. Ça va plus

Les enfants, un désastre à l'école ...

PAFFFF !

Non, il ne le fait pas.

R.S : parfois il le fait !

F.A : voilà, il y a d'une part une histoire de cette pulsion de mort et d'autre part des aménagements qui tiennent tout de même, mais qui tiennent au fond ..

Un point central pour l'école analytique serait d'étudier comment chacun pense cette pulsion de mort à l'oeuvre dans les mouvements analytiques et dans les institutions analytiques. En effet, parfois cette question est encore plus forte dans les mouvements analytiques qu'ailleurs.

Moi qui travaille à l'hôpital, à l'université, je l'observe constamment.

Les gens vous saluent, et s'ils le font avec un grand sourire ... ils vous ont déjà tué !!

Vous êtes déjà rayé des listes, mais cela tient tout de même avec un truc ...
Ces grandes institutions - l'armée, l'église .. - tiennent.
Et nous sommes une institution qui est restée, comment dire ? tellement en contact avec
cette problématique .. que, au fond, c'est une institution de tous les dangers

Daisy Seidl : par rapport à ce que dit François, le camionneur qui ne t'écrase pas, ni toi dans
ta Smart ni un vélomoteur (encore plus petit)

F.A : je ne fais pas de vélomoteur !
C'est un témoignage !

D.S : pourquoi le camionneur ne le fait-il pas ?
En raison de - il y a la pulsion de mort bien sûr - la question des identifications, tellement
soulignées. Les identifications sont aussi entre quelque chose allant vers - que l'on aime, on
se voit chez l'autre - et des moments où c'est moi ou l'autre.
Heureusement, ces mouvements d'oscillation identificatoire peuvent se passer, non
seulement dans les grandes pathologies - ou moi OU l'autre - ou moi ET l'autre, à savoir
moi je peux me mettre à la place de l'autre.
Il y a cette oscillation permanente ET variable.
L'identification n'est pas quelque chose de fixe.
D'après moi, cela se base sur l'identification.

Nelson Feldman : je voulais revenir sur cet entretien avec Olivier Flournoy.
En 75 a lieu la conférence de Lacan sur le symptôme à Genève, conférence organisée par
Olivier Flournoy et, lors de notre entretien, nous voulions connaître l'histoire de cette
invitation.

C'est ainsi que nous avons découvert cette histoire entre Flournoy et Lacan.
Flournoy a un peu créé ce qu'il avait évoqué : une expérience collective à deux, car il a
gardé des liens avec Lacan malgré son appartenance à la Société Psychanalytique
Genevoise, IPA.

Il est resté en lien avec Lacan, même au-delà de 75, il était d'ailleurs très fier de dire que
Lacan avait dormi chez lui, sur son divan ! lors de sa venue à Genève pour sa conférence, et
le dernier livre qu'il a écrit deux ans avant sa mort, pour moi le thème en était le *désir*.

Thème pas vraiment classique à l'IPA ...

Il avait donc gardé un lien avec Lacan également à travers ce ..

L'une des questions intéressantes que tu as amenées est la question de la haine entre
psychanalystes. Ce sont des choses que nous connaissons aussi... dans notre petit groupe
helvétique, nous avons connu des situations pas vraiment sympathiques ..

C'est quelque chose qui circule.

Donc c'est important, je trouve, de revenir aussi là-dessus, par rapport à l'actualité et pas
seulement par rapport aux questions de l'excommunication en 63, 64.

Réfléchir également à ce qui se passe à l'intérieur de notre propre groupe.

R.S : oui.
Maurice ?

Maurice : en vous écoutant, je me demandais si Turkey était un bon analyste.

En vous entendant, Madame, il a l'air d'avoir suscité de nombreuses réflexions passionnantes chez Lacan.

Quant à l'histoire du trou de la serrure .. Je me demandais Qui est Qui ?

N'a-t-on pas reproché à Lacan d'être un pervers ?

On lui aurait fait honte, comme celui qui l'a vu puisqu'il rapporte l'histoire de Jean-Paul Sartre et de la construction du regard.

- T'as pas vu quelque chose ?

Je me suis demandé ce qui pouvait l'agiter dans toute cette réflexion suite à cette rupture, car ce que l'on reproche à Lacan est de ne pas avoir respecté les règles, le contrat, d'être entré dans une position - se poser dans sa solitude, assumer une position à la limite sadique vis-à-vis des autres - qui dispose librement, qui est presque l'aboutissement de la solitude.

Si je suis tout seul par rapport au contrat masochique - jamais on ne se sépare -

Comme l'homme de la Vénus à la fourrure disant à sa compagne :

- Faisons un contrat et nous ne serons jamais séparés. Nous serons toujours ensemble, même si je souffre, si je suis ton esclave, je serai toujours dans ce contrat.

A contrario de la position sadique :

- Il n'y a pas de contrat, je serai dans ma solitude, j'affirme ma position.

Egalement intéressante l'histoire de Sartre par rapport à la question :

Qu'est-ce que l'autre ?

Effectivement, il échoue dans son histoire, mais dans *L'être et le néant* il dit :

Pour comprendre cette histoire de l'autre, il faut prendre en compte toute l'épaisseur du monde.

C.L : oui, c'est une belle phrase. Merleau-Ponty l'a reprise.

Par rapport à ce que vous dites, je ne l'avais pas vu ainsi, mais cela met également en avant ce côté Cause du désir de Lacan.

En effet, ce contexte extrêmement violent de pulsion de mort le met en même temps dans une position où il est forcé de ..

Il s'arrache à cette pulsion de mort. Il y a un côté création ex nihilo, pousse-à-la-création psychanalytique du fait-même de ce contexte de pulsion de mort.

Quant au rapport à Sartre, il existe depuis longtemps.

Je m'y suis intéressée, je l'ai repéré dans les interventions de Lacan, cela commence très tôt, il avait ce rapport à Sartre ..

Mais toute cette problématique du rapport aux règles, ce rapport à l'inhumanité de la transgression des règles, on peut l'entendre à partir de cette position adoptée par Lacan à partir de cette analyse de Sartre.

Néanmoins dans *Kant avec Sade* il met le respect sous la forme de la loi du côté du sadisme.

R.S : ce que tu disais est très intéressant : à partir de tout événement, Lacan faisait une élaboration.

Pour exemple, après cette réunion de 1963, Lacan élabore à la séance du 26 juin la question de l'objet anal chez l'obsessionnel, du déchet et du fait d'être objet d'échange.

Sofia G : Jacques-Alain Miller a donné une conférence à Buenos Aires où il parle de l'analyste et des semblants, de l'Ecole, des conflits qu'il a eus ..

Je voulais juste donner cette référence.

Participant : merci beaucoup pour ces exposés.

J'ai une idée très naïve, je me demandais si la solution ne serait pas la suivante : que les sujets à l'intérieur de l'Ecole arrivent à retrouver leur solitude.

Peut-être le drame de Lacan résidait-il dans un dosage peu adéquat, trop semblant et trop déférent à la fois ..

Je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

Ce sujet arrive à faire vivre le collectif, l'association, sans détruire.

Il profite du cadre qui permet une espèce de continuité, il arrive à faire bouger les choses autrement.

Mais arrive-t-on à faire cela de manière réfléchie ?

Je ne sais pas si mettre quelqu'un à cette fonction ..

Cela se fait de manière presque naturelle je dirais, ce qui permet à notre groupement, à nos groupes de fonctionner.

Pourtant Lacan est tombé dans un autre problème ..

F.A : oui, c'est intéressant ..

Je reprends :

- Il y a la question des identifications, qui sont presque une sorte de traitement de quelque chose.

- Il y a le franchissement du plan des identifications.

J'ai rapproché là, dans la dernière partie de mon exposé, la question de la solitude, un peu idéale, monacale, iconique comme vous le dites, avec la différence.

C'est-à-dire une opération mettant en jeu le vivant, la pulsion.

- Il y a un mouvement, comme le disait Daisy, d'oscillation ..

Par rapport à cette dimension d'oscillation, de ..

C'est troublant quand on lit ces textes - j'ai lu plusieurs documents pour préparer cet exposé, et lu différemment le *Séminaire XI* - on se dit : c'est créer dans l'urgence de la vie.

Maintenant, on construit les choses avec un rétroscopie, on dit

- il a compris ceci,

- il était en avance sur cela,

- il avait déjà tout dit,

- et puis on le présente comme s'il avait lui-même l'idée : voilà maintenant je décide que ..

Alors qu'en fait tout se passe dans la synchronie, dans la surprise.

Nous pourrions nouer nos deux exposés de la manière suivante :

- Le plan des identifications, les bons et les méchants

- L'objet a, la différence absolue entre l'idéal et l'objet a,

- L'inconscient, la confrontation avec le réel, la butée de l'impossible, la surprise.

Et chaque fois, les choses se relancent, avec Lacan c'est un processus très créatif, bien que je ne puisse pas le ramener qu'à cela, c'est un extraordinaire théoricien de la psychanalyse, source d'inspiration pour longtemps !

C.L : c'est vrai, il apparaît dans notre discussion la chose suivante : dans ce contexte où lui-même est menacé de disparaître,

F.A : concrètement, oui

C.L : de disparaître en tant qu'analyste de l'institution psychanalytique, dans ce contexte de menace de disparition il n'a pas le choix :
soit il se tait et disparaît, soit il sauve cette cause dans cette solitude.
On sent cela dans le *Séminaire XI*, mais on le sent continuellement dans son enseignement

F.A : l'état d'urgence

C.L : cela m'a fait penser à ce qu'avait dit Jacques-Alain Miller dans son cours sur la *Vie de Lacan*.

Il avait commencé sur cette formule :

« finalement il y a quelque chose de l'ordre d'une 'paranoïa renoncée'. »

Il avait prononcé ces termes entre guillemets, il y a ce contexte .. lié au statut de la psychanalyse - être sans cesse menacé de disparition.

Et Lacan l'a incarné toute sa vie

R.S et F.A : oui, tout à fait

D.S : je reviens sur ce qu'a dit Maurice - vous avez des lois, des règles et des contrats -. Jacques-Alain Miller dans le *Discours de Turin* en fait une théorie à partir de la création de l'Ecole italienne où il y avait un conflit avec les lois - il y avait déjà l'Ecole européenne et il fonde l'Ecole italienne.

Il parle des lois, des règles, disant d'elles qu'elles sont inhumaines et qu'il faut des juges pour les humaniser, des juges incarnant quelque chose de l'humain, pour trancher sur cette question.

Et dans la *théorie de Turin*, il prend l'Ecole comme un sujet : les analystes de l'Ecole sont prêts à analyser l'Ecole tout comme un sujet.

Solution apportée par JAM, et basée sur Lacan.

Les règles doivent être incarnées par un sujet et utilisées ainsi, pour éviter que les choses ne deviennent sadiques.

R.S : nous allons devoir terminer après une dernière intervention, celle d'Anne

Anne Ansermet : je suis frappée par le grand reproche fait à Lacan, la question du temps :
- Combien de temps tes séances ?

On ne reconnaît une analyse comme didactique dans les processus d'évaluation uniquement si les séances avaient eu une durée de cinquante minutes.

Ma question est la suivante : quand et pourquoi Lacan différencie-t-il le temps logique du temps chronologique ?

À quel moment le fait-il ? Avant 64 ?

C.L : il fait tout de suite cette différence car, dans *Fonction et champ du langage* en 53, il souligne déjà qu'il ne s'agit pas de chronologie mais de temps logique et l'on ne peut pas saisir la logique de la cure en dehors de cette conception.

Il ne s'agit pas simplement de chronologie.

Tout comme cela s'était déplié au fil de son enseignement et, en 1964, il ne reste pratiquement pas autre chose dans la définition de l'inconscient que ce maniement du temps.

F.A : oui, je répondrais aussi en disant il y a le temps logique et ce texte très ancien de Lacan dont je ne me souviens pas de la date, est-ce 46 ou

C.L : même un peu avant je crois, 46 ce sont les *Propos sur la causalité psychique*,

F.A : oui, donc très tôt, mais c'est important de poser cette question, on me la pose souvent.

Je n'ai pas connu d'autres analyses que l'analyse lacanienne.

Je pense que ce doit être bizarre de ne se fier qu'à une horloge pour poser la durée d'une séance, alors que le temps subjectif est si complexe - le traverse-t-on ? ou est-ce le temps qui nous traverse ?

Depuis Einstein le temps pose vraiment des problèmes ..

Comment peut-on les résoudre en disant ce temps doit durer cinquante minutes, et se battre à ce propos ?!

C.L : mais pour les patients qui ne connaissent rien de la psychanalyse lacanienne, c'est une de leurs premières questions.

Il ne s'agit pas d'un temps objectif mais de :

Combien de temps allez-vous me donner ?

pris dans ce rapport à l'autre

F.A : oui, pris dans une demande à l'autre.

Mais il est aussi bizarre, quand on n'a connu qu'une analyse lacanienne, de se dire :

Comment doit être une séance dont la durée est fixée à l'avance, par rapport à l'évidence du temps logique ?

Par rapport à cela, je dirais - on doit terminer mais c'est intéressant.

Si vous discutez avec des gens de l'horloge, leur façon de discuter le temps est étonnante.

Pour les grands fabricants de montres suisses - j'ai eu l'occasion de discuter avec certains d'entre eux dans mes fonctions genevoises- c'est une interrogation sur ce temps qui tourne en rond, que l'on n'arrive pas à saisir justement, ni dans son début ni dans sa fin.

Vous connaissez ces nouvelles montres qui n'indiquent pas le temps !

Ce sont des objets très coûteux aujourd'hui dans l'industrie de la montre.

Vous pouvez acheter une montre qui vous trompe sur le temps ! qui l'accélère, qui n'a jamais le même temps, chaque fois que vous regardez le cadran, c'est un autre temps !!

Participante : Cela donne le *temps* mais pas *l'heure*

F.A : voilà !

Même les horlogers inventent autre chose - des montres sans aiguilles, des montres qui n'indiquent pas l'heure, des montres trompeuses du temps, qui accélèrent, et qui font faire une expérience avec le temps.

Il s'agit d'une sculpture du temps.

Ce n'est pas un objet qui indique l'heure.

Il réintroduit dans la chronologie un temps autre.

En conclusion, on dit parfois du mouvement lacanien qu'il est ortho-doxique, c'est une orthodoxie, à savoir il a une même référence très solide à Freud et Lacan.

Alors que le mouvement ipéiste est hétérodoxe, il a de nombreux courants différenciés.

Par contre, le mouvement de l'IPA est ortho-praxique : ils ont tous la même praxie.
Alors que le mouvement lacanien est hétéro-praxique.
Je trouve plaisantes ces distinctions.
Comme quoi .. Il faut tout de même introduire de l'hétéro quelque part !....

Applaudissements

R.S : encore une question : comment Flourney a-t-il pu supporter Lacan chronologique après avoir connu Lacan logique ??

Transcrit par Lily Naggar